

Leonard Retel Helmrich Le cinéma d'un seul homme

Robert Daudelin

Numéro 134, octobre–novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2007). Leonard Retel Helmrich : le cinéma d'un seul homme. *24 images*, (134), 9–9.

Leonard Retel Helmrich Le cinéma d'un seul homme

par Robert Daudelin

Certains se rappelleront avoir vu *Shape of the Moon* de Leonard Retel Helmrich en 2005 aux Rencontres internationales du documentaire. Fruit d'une collaboration entre la Cinémathèque québécoise, l'UQAM et les RIDM, une rétrospective de l'œuvre de ce cinéaste néerlandais encore méconnu ici, ainsi que deux ateliers de maître (un dans le cadre des RIDM, l'autre à l'UQAM, organisé par la Chaire René-Malo) seront offerts cet automne au public montréalais.

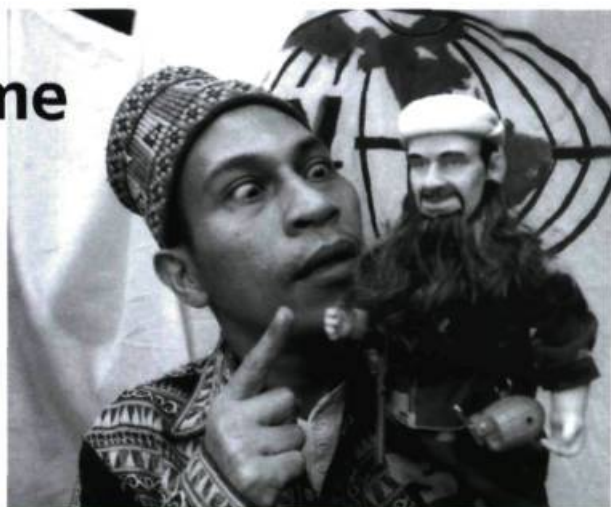
Moving Objects (1991) et Promised Paradise (2006), le plus ancien et le plus récent des films de Leonard Retel Helmrich, ont pour héros des marionnettistes. La parenté s'arrête là, les deux films étant diamétralement opposés dans leur approche, comme dans leur écriture : le premier est vraiment un film « sur » des marionnettistes (hollandais) et leur travail, d'une facture assez classique mais qui nous en apprend beaucoup sur un art largement pratiqué aux Pays-Bas (plus de soixante théâtres ou troupes de marionnettes dans le pays); le second, mené à un train d'enfer par une caméra fouineuse, utilise le marionnettiste indonésien Agus Nur Amal pour nous plonger dans l'actualité de cet immense pays (le plus grand pays musulman de la planète) menacé par les islamistes radicaux qui se sont notamment fait connaître par l'attentat contre une discothèque de Bali en 2003. Mais cet intérêt pour les marionnettistes, ouvriers solitaires d'un théâtre de format réduit, n'est surtout pas accidentel : à l'évidence, le cinéaste envie ces créateurs qui peuvent prétendre tout faire seuls, prétention presque nécessairement utopique dans le cas du cinéma. C'est pourtant pour sa prétention de faire des films tout seul que le nom de Retel Helmrich circule depuis quelques années dans le monde du documentaire.

Dès 1994, tournant le dos au cinéma presque classique qu'il pratiquait jusqu'alors, le cinéaste se met en frais d'expérimenter des dispositifs de filmage et de prise de son qu'il contrôle entièrement et qui vont lui permettre de filmer en un seul plan (en mouvement) le spectacle de la troupe néerlandaise Orkater : *Jemand auf der Treppe* plonge le spectateur au cœur même d'une performance débridée du musicien-compositeur

Thijs van der Poll et de l'homme de théâtre Peter Zegveld (déjà entrevu dans *Moving Objects*).

Ayant décidé de s'intégrer littéralement au spectacle, le cinéaste a mis au point un système de harnachement grâce auquel il contrôle (au niveau de la ceinture) l'image d'une caméra ultralégère et la prise de son, laissant son visage à découvert et conséquemment ses yeux libres de chercher et de communiquer avec les personnes qu'il filme. Du coup le spectateur est également intégré au spectacle et le procédé fait merveille : nous courons avec les protagonistes d'un instrument à un autre, d'un espace à un autre, d'un bruit à un autre. Mais il s'agit d'une performance, d'un espace artificiel et de gestes et d'actions hautement stylisés : que se passe-t-il si un tel système est utilisé pour capter le réel, comme Retel Helmrich prétend le faire dans deux films plus récents (et plus ambitieux), comme *Shape of the Moon* (2004) et *Promised Paradise* (2006) ?

Tout n'est pas filmé avec la « single shot camera » dans ces deux films, mais le grand angulaire est nettement privilégié et les effets caméra abondent, le réalisateur résistant mal à la virtuosité qui guette fatalement ce type d'approche : tel plan époustoufflant d'un jeune homme traversant un pont surplombant un ravin ou un tunnel filmé dans le mouvement nous en dit plus sur l'habileté du cinéaste que sur la vie des personnages. Et pourtant, l'un et l'autre film sont riches en situations qui devraient nous émouvoir ou nous choquer. Cette Indonésie, qu'on connaît si mal et que le cinéaste semble avoir désormais élue comme domicile, gagnerait à être filmée avec moins d'esbroufe et une caméra moins envahissante. Et pourtant on y est presque à plusieurs reprises : la compli-



Promised Paradise

cit évidente avec les membres de la famille Sjamsuddin (chrétienne) de *Shape of the Moon*, comme l'absence de commentaire dans les deux films, sont de précieuses qualités qui font honneur à tout véritable documentariste. Le cinéaste insiste sur le fait que le système qu'il a mis au point lui permet d'être plus près des personnages qu'il filme; nous les sentons pourtant trop souvent « sou- mis » à la présence du cinéaste.

Filmé, semble-t-il, tantôt en 35 mm, tantôt avec une minicamera numérique, *Shape of the Moon* demeure le plus convaincant des films indonésiens de Retel Helmrich : le voyage de la mère quittant Jakarta pour son village d'origine, les confessions de la Fête du sucre et le désarroi de Bakti, fils délinquant qui se convertit à l'islam pour épouser celle qu'il aime (les mariages mixtes ne sont pas autorisés en Indonésie) sont tous des moments forts où le cinéaste, soudainement plus modeste, donne la vraie mesure de son talent et de son engagement vis-à-vis de son pays d'adoption.

Promised Paradise est un curieux document où encore une fois les qualités bien réelles du cinéaste, et ses défauts non moins réels, sont partout inscrits. Sa prédilection pour le grand angulaire tend à caricaturer son personnage principal, qui est déjà un joyeux cabotin maniant la provocation avec un art consommé. La confusion du film correspond sans doute en partie au chaos indonésien, encore aurait-il fallu nous guider un peu plus fermement dans ces dédales où trop souvent on se perd – parfois agréablement! 